

OLIVIER BARDE-CABUÇON

Petits meurtres au Caire

**UNE ENQUÊTE DU COMMISSAIRE
AUX MORTS ÉTRANGES**



actes noirs

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LES ADIEUX À L'EMPIRE, France-Empire, 2006 ; Babel n° 1323.

LE DÉTECTIVE DE FREUD, éditions De Borée, 2010 ; Babel noir n° 184.

Dans la série des enquêtes du commissaire aux morts étranges

CASANOVA ET LA FEMME SANS VISAGE (grand prix Sang d'encre de la ville de Vienne), Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 82.

MESSE NOIRE (prix *Historia* du roman policier), Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 105.

TUEZ QUI VOUS VOULEZ, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 150.

HUMEUR NOIRE À VENISE, Actes Sud, 2015 ; Babel noir n° 171.

ENTRETIEN AVEC LE DIABLE, Actes Sud, 2016 ; Babel noir n° 202.

LE MOINE ET LE SINGE-ROI, Actes Sud, 2017 ; Babel noir n° 216.

LE CARNAVAL DES VAMPIRES, Actes Sud, 2018.

Illustration de couverture : © Natalie Chau

© ACTES SUD, 2019
ISBN 978-2-330-12211-9

OLIVIER BARDE-CABUÇON

Petits meurtres
au Caire

Une enquête du commissaire aux morts étranges

roman

ACTES SUD

*Pour Christine et Thibault ;
pour Anissa Fabrizi, que j'ai menée à l'autel ;
pour Sameh Lafi, si discrètement présente ;
pour ma bande-son : Soraya Ksontini, Aicha
Maya et Amel Bent.*

*Mon fils, lui disait-elle, il n'est pas bienséant
à un jeune homme comme vous de demeurer
toujours dans l'appartement des femmes.*

Les Mille et Une Nuits

PROLOGUE

Le bateau aux voiles déchirées fuyait la tempête par le sud. Le bois geignait et grinçait tandis que les objets mal arrimés roulaient sur le pont. Plus rapide sur la mer démontée, le navire des Barbaresques s'apprêta à aborder la gabare vénitienne qu'il courait depuis des jours.

Les paupières plissées sous les embruns, une épée et une dague à la main, le moine contempla sans frémir les grappins des Barbaresques qui pleuvaient sur le pont. Son regard semblait s'être évadé loin de là, comme s'il revivait en un instant sa vie, mais ses yeux luisaient d'autant plus fort que la fin approchait. Froid et silencieux, Volnay faisait face sans peur et nulle ombre ne tombait sur lui.

Le choc fut terrible. Le navire des Barbaresques heurta bord à bord la gabare vénitienne. L'équipage de cette dernière se tenait prêt, au coude à coude. Il s'agissait de marins d'un bateau de commerce mais ils étaient vénitiens, d'un peuple qui longtemps régna sur la Méditerranée, et résolu à vendre cher leur peau. D'ailleurs, la plupart préféraient la mort à la seule perspective de ramer jusqu'à la fin de leur vie, enchaînés sur une galère d'Alger ou de Tunis.

Les yeux fous et une machette entre les dents, les Barbaresques déferlèrent sur le pont. Les mousquets entrèrent en action puis ce fut le corps à corps. Dans toutes les langues, les jurons fusèrent et le pont fut bientôt couvert de sang. Ses lames très vite teintées de rouge, le moine s'efforça dans un premier temps de garder l'œil sur son fils et de se maintenir à ses côtés. Partant du principe que l'ancien doit mourir avant le

jeune, il se fit même plusieurs fois rabrouer par celui-ci pour s'être interposé inconsidérément entre lui et les Barbaresques.

— *Sporca Madonna !* criaient les Vénitiens avant de tomber et d'être égorgés au sol.

Épuisés, les marins de la Sérénissime ne se battaient plus qu'animés par l'énergie du désespoir. Et c'était là grand massacre, même chez les Barbaresques dont les cadavres s'accumulaient devant les deux Français.

— Foutredieu ! grogna le moine en enfonçant sa dague dans une gorge découverte.

Les deux Français se battaient en gens de métier, sachant rendre plus de coups qu'ils n'en recevaient. Volnay tenait sa position et ses doigts lui faisaient mal tant il serrait avec fureur la garde de son épée. Au bout d'un moment, ahanant de fatigue, le moine se trouva environné par autant de cadavres que d'assaillants. Il frappait si fort que l'écume lui sortait de la bouche. Le voyant en grande difficulté mais ne pouvant le rejoindre, son fils se mit à lui crier :

— Père, garde-toi à droite ! Père, garde-toi à gauche !

Ce à quoi le moine finit par répondre en criant :

— Occupe-toi de sauver tes fesses !

I

VOLNAY

Ma femme reprit avec un frisson sa forme de djinn et me prit et me déposa sain et sauf sur une île.

Bord contre bord, sachant l'issue du combat sans espoir, le commandant du navire s'était montré à la hauteur des grands capitaines *da mar* de jadis, lorsque Venise, toute-puissante en Méditerranée, inspirait encore la terreur à ses ennemis. Transportant une cargaison de poudre à canon, il avait fait sauter le navire, entraînant son adversaire dans sa perte.

Après la terrible explosion, la mer rejeta les débris des deux bateaux, accolés dans un baiser de la mort, sur les rivages d'une île qu'il réussit à gagner à la nage. Il courut le long de la plage, s'agenouillant devant chaque cadavre rongé par l'eau salée et les poissons.

Où est-il ? Mon Dieu, où est-il ? Faites que je ne le retrouve pas là allongé et froid !

Soudain il vit une forme indistincte comme sortir d'une brume de chaleur. Son œil accommoda et la silhouette se précisa. D'un bond, il fut debout. C'était une Orientale d'une vingtaine d'années au teint mat, yeux et sourcils noirs. Elle avançait posément vers lui, les pieds nus dans le sable. Une longue robe la recouvrait jusqu'aux chevilles. Il se précipita vers l'arrivante sans que celle-ci ne trahisse la moindre crainte.

— Notre navire a fait naufrage. Je suis très inquiet pour mon père qui se trouvait sur ce bateau avec moi.

Il avait machinalement parlé en italien comme ces derniers temps. À sa grande surprise, l'inconnue lui répondit dans la même langue.

— Comment t'appelles-tu ?

— Je suis le chevalier de Volnay. Je cherche mon père. Il est habillé en moine mais ne l'est pas. Il porte une barbe bien taillée. Cinquante ans...

L'œil de la femme sembla se charger d'orages.

— Vénitien ? demanda-t-elle.

— Français, j'ai embarqué sur un navire à Venise.

Il connaissait assez le conflit millénaire entre Vénitiens et Ottomans pour ne pas se ranger dans le mauvais camp mais les restes de la gabare échouée et de son équipage trahissaient l'origine vénitienne.

L'Orientale examina d'un œil neuf le grand jeune homme mince et musclé. Son visage agréable aux traits fins se trouvait encadré par de longs cheveux noirs retenus en arrière par un ruban de velours. Volnay eut un mouvement de recul involontaire lorsque l'inconnue leva un doigt vers ses yeux bleus et clairs pour suivre la cicatrice qui serpentait du coin de la paupière à la tempe.

— Tu es commerçant ?

Il secoua la tête.

— Enquêteur.

— Enquêteur ?

Difficile de savoir si son ton exprimait de la curiosité ou si son esprit aurait aimé plus de précision.

— Je suis commissaire du Châtelet à Paris, expliqua Volnay, commissaire aux morts étranges en charge d'élucider avec mon père les meurtres les plus mystérieux de notre capitale.

Il se tut brusquement, des sanglots dans la gorge.

— Mon Dieu ! Mon père...

Comme il pleurait, elle vint en silence derrière lui et se lova contre son dos.

— Je m'appelle Yasmina.

Elle portait dans sa chevelure une aiguille à cheveux creuse. D'un geste fluide, elle la lui planta dans le cou. Ensuite, impassible, elle le regarda s'écrouler.

— Tu n'iras pas le chercher, dit-elle. La mer t'a donné à moi. Elle ne te reprendra pas.

II

LE MOINE

Le roi Schahriar ayant vu ce qu'il avait vu, sa raison s'emporta de sa tête.

Ce fut le goût salé de la mer ou celui de ses larmes qui le ramena à la vie. Le moine ouvrit un œil, puis un autre.

Chanceux... Vieux chanceux...

Son cerveau fatigué tenta de revivre ces dernières heures. Après l'explosion, il s'était hissé dans un effort désespéré sur un frêle esquif de bois au milieu des cadavres flottants. Une volonté terrible continuait à l'animer. S'il demeurait vivant, son fils pouvait l'être également. La mer agitée avait pu l'amener plus loin, accroché à un morceau d'épave.

L'épuisement ensuite. Le soleil qui dessèche la chair, dore la peau puis la craquelle comme un poulet rôti. Et partout dans la bouche, le goût du sel... Il avait alors lâché prise.

Le sel. L'eau. Et toujours ce goût de sel...

Pas mourir !

Il avait nagé vers le rivage lointain avec une détermination farouche jusqu'à ce que ses bras et ses jambes s'alourdissent et deviennent de plomb. À bout de forces, il se revit ramper sur le sable humide et régurgiter un mélange de bile et d'eau de mer avant de s'évanouir.

Maintenant, il se réveillait dans un monde d'une chaleur extrême. Pas l'enfer, non, mais pas loin. Tout autour de lui ce n'étaient que débris et cadavres jetés par la mer çà et là le long de la côte. Un désespoir sans nom l'envahit. Il courut

de corps en corps, pour s'assurer que son fils n'était pas l'un d'eux. Lorsqu'il eut terminé, il en trouva encore d'autres. Barbaresques ou Vénitiens. Qu'ils portent ou non un turban, ils n'étaient plus rien. La mort les avait tous unis dans un ultime baiser désespéré. Le moine tourna vers l'eau un regard plein de colère.

— Que Dieu soit damné et la mer avec lui s'il ne revient pas !

Il respira doucement pour reprendre son souffle. Mais où pouvait-il le découvrir s'il était encore vivant ? Il courut à nouveau sur la plage, monta sur une éminence et comprit qu'il se trouvait sur une petite île. Il en fit le tour, découvrant d'autres corps sur des roches ou sur le sable. Il se retrouva les mains ensanglantées d'avoir rampé sur les pierres coupantes pour tous les examiner.

À nouveau, l'espoir lui fit défaut. Il n'y avait personne sur cette maudite île. Son corps devait reposer dans les bras de Neptune au creux de la mer. Il s'assit et pleura sans retenue.

— Plût à Dieu qu'il m'ait pris à sa place !

Il se roula à terre de douleur. Puis ses paupières clignèrent. Il s'immobilisa. À quelques mètres de là, il venait d'apercevoir des traces de pas. Ses pleurs se tarirent. Il se releva et essuya le sel collé à ses cils. À partir de ce moment-là, il resta très concentré à lire une histoire sur le sable comme sur la scène d'un crime.

Quatre pieds. Deux personnes se rencontrent sur cette plage. Elles se font face ici. Une paire de pieds est plus courte que l'autre. Une femme ? Oh ! L'un d'eux est tombé. D'autres traces de pas les rejoignent, venant de la mer. Le corps est traîné jusqu'à l'eau. Ils sont montés sur une barque !

Il vit alors, gisant dans le sable, le bandeau de velours qui entourait les cheveux longs de son fils.

C'est lui !

Le moine revint d'où il était parti en s'efforçant de rester calme mais son cœur battait trop vite, trop fort. Désormais devenu chasseur, il découvrit d'autres traces de pas. L'une des personnes venait de l'intérieur de l'île. Il ne lui semblait pas qu'elle y soit retournée mais il lui fallait savoir.

Un bois d'acacias, de palmiers élancés et de sycomores aux branches tordues envahissait le milieu de l'île. Plus loin, il entendit le murmure frais d'un ruisseau. Coursé plusieurs jours par les Barbaresques, le capitaine vénitien avait dirigé son navire là où il pouvait tirer le meilleur parti des vents. Le moine ignorait donc sa position mais la devinait plus près des côtes orientales qu'occidentales comme le confirmaient la végétation et la présence de bananiers aux troncs lisses. Il suivit ce qui lui parut être un sentier tracé à travers bois et rêves jusqu'à aboutir sans avertissement dans une clairière. C'est là qu'il l'aperçut pour la première fois et que sa vie changea du tout au tout.

C'était une étrange créature au teint mat et aux boucles brunes ramenées en arrière. Jeune mais sans âge. Un beau visage aux traits fins et à la peau lisse. Des yeux si noirs qu'il n'en vit pas le blanc comme si un flot d'encre s'était répandu sous ses paupières. Des tatouages complexes recouvraient son cou, s'étirant jusqu'à ses épaules comme de grandes plantes encore pleines de vie. Ils recouvraient aussi ses bras jusqu'aux poignets. Au bout de ses doigts se profilaient de longs ongles peints de signes étranges.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle en italien.

Sa voix était douce comme le vent mais, contrairement à lui, ne claquait pas et ne rafraîchissait pas la peau.

— Je m'appelle Guillaume et je suis votre serviteur. Je cherche mon fils.

Il avait répondu dans un arabe approximatif et elle n'en parut pas surprise.

— Tu parles un arabe ancien et d'une bonne tenue, remarqua-t-elle tout en le couvant d'un œil attentif. Qui es-tu ? Vénitien ? Tu peux parler vénitien !

Il comprit plus ou moins le sens de ce qu'elle disait et répondit donc comme elle le lui permettait même s'il était surpris.

— Pour répondre à votre première remarque, un uléma du Caire me l'a appris. Il a visité la France et nous avons ensuite entretenu une correspondance. Mais j'ai bien peur de ne maîtriser qu'un vocabulaire de base. Je ne suis pas vénitien

mais français, même si je viens bien de Venise sur un de leur bateau.

Elle ne dit rien. Son corps était figé dans une posture difficile à comprendre, prêt à l'esquive, la fuite ou l'attaque. Elle était plus petite que lui. En baissant les yeux, il se rendit compte que seuls des tatouages habillaient son torse nu. Sa poitrine généreuse semblait couverte de taches d'encre qu'un enfant se serait amusé à lui jeter mais, à l'examiner plus attentivement, il y discernait des motifs plus complexes.

— Quant à savoir qui je suis, reprit-il gêné en relevant le regard au-dessus de son épaule, voilà qui est plus compliqué. Les restes de ma bure déchirée laissent penser que je suis moine mais ce n'est qu'une part de ce que j'ai été : moine, soldat, médecin, philosophe, enquêteur... Mon fils est un grand enquêteur, savez-vous ?

La mention de son enfant lui brisa soudain le cœur.

— Femme, je pleure la disparition de mon fils mais mon cœur me dit qu'il vit encore. Sais-tu s'il est vivant ? Il a vingt-cinq ans, il est grand et beau, les cheveux noirs, les yeux bleus et porte une cicatrice au coin de l'œil jusqu'à la tempe.

— Qu'est-ce qui te dit que je puis te répondre ?

Le moine leva un doigt sentencieux.

— Des indices... des traces de pas sur la plage, le ruban qui retenait les cheveux de mon fils à cet endroit et le fait que vous m'avez parlé italien avant même que je n'ouvre la bouche alors que ma simple bure ne pouvait vous révéler ma nationalité ! Vous m'avez pris pour un Vénitien car vous savez qu'un de leurs bateaux est venu se briser sur vos côtes.

Elle inclina la tête comme pour l'apprécier sous une nouvelle perspective. Un de ses index se tendit vers lui et son ongle long égratigna sa poitrine. Elle le porta ensuite à ses lèvres.

— Je sais qui tu es, chuchota-t-elle. Je savais que tu viendrais.

Le moine cilla brièvement, cherchant à comprendre le sens de ces paroles mais il était trop épuisé pour cela.

— La mer avait son dessein, reprit-elle avec lenteur comme si on venait de lui parler.

Elle s'approcha de lui et le dévisagea.

— Tu me poses des questions mais je suis une prêtresse, une grande magicienne. Qu'as-tu à m'apporter comme offrande afin que je te réponde ?

— Mais... je ne possède rien !

Elle rit en silence et sans méchanceté.

— Tu n'as donc qu'un moyen de me payer mais il pourrait s'avérer suffisant du fait de ma solitude.

Ses yeux se posèrent à nouveau sur lui, cette fois pour l'évaluer. L'homme portait bien sa cinquantaine. Grand, il se tenait droit, le corps sec et noueux mais souple, prêt à bondir. Son visage était un livre qu'on prenait plaisir à lire. Un front qui commençait à se dégarnir, un réseau de fines rides autour des paupières, signe de sourire comme de réflexion, des traits fins et bien dessinés, un profil de médaille, un collier de barbe à peine grisonnant et surtout des prunelles noires et pétillantes remplies de connaissances, d'impertinence et d'impatience mélangées.

— C'est avec ta personne que tu régleras ta dette, décréta-t-elle d'un ton d'une douceur inattendue. Dix nuits d'amour pour chaque réponse.

Elle s'interrompit et contempla pensivement le brasier à ses pieds.

— Un feu brûle en moi. C'est essentiel si l'on veut être une gardienne. Peut-être partagerai-je avec toi mes souvenirs du feu...

Elle tendit sa main et toucha son épaule. À son contact, elle frissonna.

— Tu es si froid. Le froid devrait rester dehors et la chaleur au-dedans de nous. Je suis dévorée par le feu et toi tu es glacé ! Je vais te réchauffer de mon feu...

Il la dévisagea d'un air égaré puis posa sa question.

— Est-il mort ?

— Ton fils est vivant.

Le cœur du moine bondit de joie.

— Le trouverai-je sur cette île ?

— Non, il a été emmené sur un bateau. À Alexandrie. Puis, de là, au Caire.

— Alors, il me faut partir pour le chercher au plus vite avant qu'on ne le vende comme esclave !

L'étrange femme darda sur lui son regard d'encre.

— Il n'y a aucune hâte à avoir. Il ne sera pas vendu car il est déjà l'esclave de quelqu'un.

— De qui et où ? s'énerva-t-il.

— Tu en es à trente nuits car je vais te répondre comme pour une seule question. Les suivantes de la princesse Nephtys viennent parfois ici. C'est un lieu de retraite et de purification pour elles.

— Vous parlez d'une princesse ?

— C'est le terme qui en italien convient le mieux. Elle se nomme Nephtys. C'est sa suivante Yasmina qui est venue, il y a peu. Elle voulait que je lui prédise l'avenir. Ce que j'ai fait. Aussi a-t-elle emmené ton fils.

— Pourquoi ?

Elle haussa les épaules avec douceur.

— Les desseins de Yasmina ont parfois la légèreté des caprices d'enfants. Mais j'avais vu qu'elle l'emmènerait... si je lui disais de le faire. Mieux vaut ne pas te demander si elle l'aurait fait sans cela. Ce genre de question sur la causalité du choix reste souvent sans réponse !

— Je dois aller le rejoindre, répondit farouchement le moine trop obsédé pour réfléchir à l'étrange teneur de ses propos.

— Pas avant cinquante jours et cinquante nuits. Tu m'aimeras cinquante jours et cinquante nuits. À la suite de quoi, je te dirai comment quitter l'île pour le rejoindre et je te donnerai une recommandation pour Nephtys.

— Qui est cette Yasmina ?

La magicienne haussa les sourcils.

— Une fille changeante. Incertaine, douce et dure à la fois, pleine de rage et d'amertume aussi... mais comme les autres elle apprendra !

— Et mon fils ?

— Yasmina le traitera bien car il sera objet de fierté pour elle. Les jeunes et beaux esclaves chrétiens sont précieux et se font rares de nos jours. Et puis la princesse qu'elle sert est juste et sage.

— Il me faut me rendre au Caire !

— Pas avant soixante-dix jours et soixante-dix nuits, Guillaume. À moins que tu n'aies d'autres questions ?

III

VOLNAY

J'écoute et j'obéis, dit le vizir.

Volnay connut les chaînes et la touffeur des cales sales. Le désespoir aussi car il n'avait pas retrouvé son père même si son cœur lui disait d'espérer. Une sueur moite recouvrait son corps. Abruti de chaleur et de douleur, il sentit son esprit s'égarer aux confins de la folie.

Alors, il s'efforça d'écouter tous les bruits qui lui rappelaient qu'il existait un monde à l'extérieur : le vent qui mord dans les voiles et joue avec les cordages tandis qu'inlassablement les vagues frappent la coque. Les bruits intérieurs ensuite. Le bois qui craque autour de lui, le vaisseau qui grince et semble claquer des dents sous la houle, l'écho étouffé d'ordres donnés, des bribes de conversation arrachées au néant...

Il se laissa bercer par la cadence du navire. Il se coula dans sa fatigue pour mieux s'endormir au creux de ses bras, oubliant un instant ses chaînes et son angoisse pour son père.

Yasmina descendit le voir. Il sentit son regard glisser sur lui, évaluant sa carrure et sa musculature. Puis son attention se concentra sur les blessures qu'il arborait depuis la bataille contre les Barbaresques.

— Tes plaies sont un abreuvoir à mouches, constata-t-elle.

Elle les lui nettoya avec soin à l'aide d'une solution vinaigrée. Volnay grinça des dents mais pas une plainte ne sortit de sa bouche, d'autant plus que la jeune femme officiait avec le plus de délicatesse possible. Ses soins effectués, Yasmina

s'assit à terre, les jambes croisées, pour le contempler comme l'être le plus étrange et inattendu qu'il soit possible de rencontrer. Elle resta ainsi de longues minutes sans prononcer un mot avant de se relever pour s'approcher à nouveau de lui. Comme il s'obstinait à fuir son regard, sa main se referma sur ses cheveux pour le forcer à la fixer dans les yeux.

— On me dit que tu refuses de boire et de manger. Pourquoi fais-tu cela ?

— Je veux retourner sur l'île, retrouver mon père.

— Son destin est entre les mains d'Allah, pas entre les tiennes. Bois !

Elle approcha de ses lèvres un bol de bois rempli d'eau mais il se détourna bien que ses lèvres soient dures et sèches. Agacée, elle lui en jeta le contenu à la figure. Aussitôt, Yasmina se calma et, comme fascinée, fixa les gouttes d'eau ruisseler le long de son visage. Elle en recueillit une au bout de ses doigts qu'elle introduisit de force dans sa bouche. Ensuite, elle rit.

— J'ai trouvé comment te faire boire, comme un bébé !

Yasmina joua ainsi avec lui un moment, riant de sa détresse.

— Arrête de bouger ainsi ou je te fais attacher au plus près !

Elle prit une gorgée d'eau, le considéra d'un air pensif puis, lui pinçant le nez, la cracha dans sa bouche. Il hoqueta mais avala.

— Voilà ! J'obtiens toujours ce que je veux, esclave !

— Je ne t'appartiens pas.

Elle le gifla.

— Tu es mon esclave car les dieux en ont décidé ainsi et j'userai de toi comme je l'entends. Je le ferai jusqu'à te faire aimer ta servitude !

Ils approchèrent de la côte, modelée par les eaux du Nil charriant des boues contre les éperons calcaires. Les yeux de Yasmina restèrent rivés sur Volnay lorsqu'on le remonta de la cale.

Toujours enchaîné, il fut hissé sur le pont. Le prisonnier cligna des paupières sous la lumière du jour retrouvée. À l'horizon, une longue bande de sable émergeait des flots. Il aperçut

bientôt le port de Pharos et ses massives digues de pierre. Des filets séchaient au soleil. En approchant, il fut saisi par l'odeur des cordages de chanvre et des algues pourrissant sur la grève.

— Alexandrie, annonça Yasmina d'un ton neutre.

Une île entre le désert de l'eau et celui de sable brûlant...

La jeune Égyptienne aboya un ordre et l'on défit les fers aux pieds de Volnay, mais pas ceux à ses poignets. Pire, on lui mit au cou un collier comme à un chien et une chaînette à un anneau. Après cela, Yasmina elle-même tira cette chaînette comme la bride d'une mule. Un des hommes d'équipage rit et cracha une insulte à l'intention de Volnay. Yasmina lui fit face et l'abreuva de tant de reproches que l'homme s'inclina et bredouilla une excuse avant de se hâter de s'éclipser. Elle se tourna ensuite vers Volnay.

— Il t'a traité de chien. Moi seule ai ce droit !

Lorsqu'il débarqua, la chaleur sembla exploser sur sa peau. Aveuglé, Volnay ne vit d'Alexandrie qu'une succession d'images fugitives, voilées par le soleil. D'abord les pêcheurs aux mains crevassées de sel. Quelques propriétaires de boutiques assis sur des tabourets devant leur échoppe, occupés à siroter thé ou café. Des rangées de maisons de briques aux toits en terrasses où l'on accédait à l'aide d'échelles. Blanche comme un chapelet de grains de sel disséminés le long de leur chemin, la bourgade poussiéreuse semblait assoupie.

Le Français fut frappé par la quantité de ruines. Il se souvenait de ses lectures. L'architecte d'Alexandre le Grand, manquant de craie, effectua le tracé de la ville avec de la farine mais les oiseaux vinrent en nuée s'en repaître et il fallut tout recommencer. Funeste présage ! Aujourd'hui, de la création d'Alexandre, il ne restait plus que quelques colonnes corinthiennes et des chapiteaux de marbre blanc, des fragments de voûtes écroulées...

— Estime-toi fortuné de quitter ces lieux, dit Yasmina en écho à ses pensées. Cette ville n'est plus que le souvenir de ce qu'elle a été.

Ils voyagèrent dans la même voiture mais Volnay gardait ses fers aux poignets. Manifestement, Yasmina ne voulait pas courir le risque de le voir s'enfuir. Aussi loin que portait la

vue, seul le vert pâle des palmiers tranchait sur l'ocre du sol. Ils voyagèrent par Rosette puis Rahmanich et le village de Chébréis, dissimulé par une forêt de palmiers. Là, on offrit à Volnay de la pastèque qu'il refusa sous le regard un peu désesparé de sa maîtresse.

Ils suivirent les rives basses et plates du Nil au lit immense, à travers un paysage mélancolique, seulement égayé par quelques dattiers. Des grues barbotaient dans les eaux boueuses. Bécassines, pigeons, alouettes et tourterelles s'envolaient à leur passage. Le jeune homme ne garda de leur halte que la vision fugace de bosquets d'orangers et de citronniers, de champs de pastèques ainsi que d'une mosquée avec son enceinte carrée de murs blanchis. Plus loin, leur troupe traversa un village misérable dont les huttes de boue et de paille cuite tenaient plus de la tanière que de la maison. Un trou circulaire en marquait l'entrée et on y pénétrait en rampant. Yasmina surprit l'étonnement qui se lisait sur le visage de son esclave.

— Leur vie est dure, expliqua-t-elle. Les fellahs, nos paysans, dorment sur un lit de jonc, en guenilles ou à moitié nus, dévorés par les insectes, accablés de corvées et rançonnés par les collecteurs d'impôts qui les rossent à coups de bâton s'ils ne payent pas !

Ses traits se durcirent.

— Voilà ce que nous a apporté l'Empire ottoman. La Sublime Porte, *dawlat al'ulia* !

Elle cracha par terre.

— Les pauvres sont juste un peu plus pauvres. Mais un jour l'Égypte se rebâtira sur sa splendeur passée !

Des enfants couraient en criant autour d'eux. Yasmina leur distribua généreusement des piécettes. Comme Volnay l'observait en silence, elle se tourna vers lui, l'air menaçant.

— Ne me fais pas regretter l'honneur que je t'accorde de voyager dans ma voiture !

Sans façon, Yasmina s'intéressa ensuite à son torse nu, zébré d'une impressionnante cicatrice.

— C'est sur un bateau que tu as reçu cette vieille blessure ?

— Non...

— On dit : Non, maîtresse !

— Non, maîtresse. Lors d'un duel.

Le regard de l'Orientale glissa jusqu'au coin de son œil droit d'où courait jusqu'à la tempe sa cicatrice.

— Et celle-ci ?

— Un duel, maîtresse.

Elle se laissa aller en arrière et dit d'un ton détaché :

— Tu devrais arrêter de te battre comme un jeune coq car de toute évidence tu n'es pas assez habile pour éviter les coups !

De manière assez inattendue, Volnay pouffa de rire. Yasmina se pencha immédiatement sur lui, ses yeux noirs brillant.

— Ai-je l'air de rire, mon esclave ? Méfie-toi si tu ne veux pas terminer ta journée avec dix coups de bâton sur le dos !

Elle s'appliqua ensuite à l'ignorer et lui à se faire oublier. Terrassé par la fatigue, il finit par somnoler. Yasmina le réveilla plus tard en l'effleurant de son pied. Il entrevit au-dehors une terre nue et crevassée par la montée des eaux. Volnay fut saisi devant la différence entre la terre rouge du désert et celle noire et fertile du Nil d'où jaillissait le blé ou la canne à sucre. Le fleuve aux eaux boueuses amenait un semblant de prospérité mais soulignait la dualité de l'Égypte.

— Nous allons arriver dans ma maisonnée, annonça-t-elle avec fierté. Je suis la première dame de compagnie d'une grande princesse mamelouke. On me posera des questions sur toi et il ne conviendra pas que tu y répondes toi-même. Cela serait inconvenant. Tu étais chevalier dans ton pays ?

— Je le suis toujours.

Elle ne parut pas remettre en cause ce fait. Il était plus valorisant pour elle de posséder un esclave noble que roturier.

— Cela signifie-t-il que tu es noble ? reprit-elle curieuse.

— Certes mais je n'y attache aucune importance.

— Je ne te demande pas de me raconter ta vie ! Contente-toi de répondre aux questions que je te pose !

Tirant sur sa chaînette, elle le força à adopter une posture de soumission, à genoux devant elle sur le sol de la voiture. L'instant d'après, elle sembla regretter son geste.

— Assieds-toi maintenant et cesse de me contrarier.

Elle lui offrit à boire et, geste curieux, répandit de l'eau sur sa propre main qu'elle promena ensuite sur le visage du Français pour le rafraîchir.

— Tu ne dois pas être habitué à cette chaleur. Surtout bois.

Elle dut se repentir de sa sollicitude car, l'instant d'après, son visage se ferma et elle ne dit plus rien. Au bout d'un instant pourtant, sa curiosité fut la plus forte.

— Pourquoi as-tu dit que ta noblesse n'avait pas d'importance ? s'enquit-elle.

— Parce que nous naissons tous égaux en droits et en devoirs.

Surprise, Yasmina le contempla un instant puis haussa les épaules et se détourna de lui.

— Jamais entendu quelque chose d'aussi idiot !

Elle reprit ses distances mais, sous ses longs cils, il lui semblait apercevoir la lueur de son regard intrigué sur lui.

— Es-tu déjà allé à la cour de ton roi dans ce lieu que l'on appelle Versailles ? demanda-t-elle avec curiosité.

— Assez régulièrement.

Yasmina émit de façon incongrue un grand rire rauque de gorge et frappa triomphalement dans ses mains.

— Un noble de la cour de Versailles ! s'exclama-t-elle ravie comme une enfant. Et c'est mon esclave à moi !

Volnay hochait douloureusement la tête. Un trophée, voilà ce qu'il était ! Il retomba dans une semi-léthargie. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il aperçut des sources d'eau saumâtre et des huttes de terre. Devant celles-ci, un groupe d'autochtones en tuniques à manches courtes, assis sur leurs talons, mangeaient le riz avec leurs doigts et trempaient le pain dans le chaudron de ragoût commun.

L'arrivée au Caire l'éveilla complètement. Coiffé de dômes et de minarets scintillants, rempli de maisons agglutinées les unes aux autres, ce n'était pas Alexandrie, bourgade endormie et dépassée par son histoire. Une immense clameur semblait parcourir la ville. Égyptiens, Maghrébins et Turcs se pressaient dans un désordre indescriptible, s'entassant en compagnie de leurs animaux au travers d'un grand boyau de rues non pavées. Là, ils s'y faisaient bousculer par les âniers, portefaix, porteurs d'eau et colporteurs.

— Le Caire ! fit Yasmina en semblant reniffler l'air. La ville chérie du Prophète, le Jardin des délices !

Une cité bruyante, poussiéreuse et parfumée d'épices, de musc et de camphre.

Miséricordieuse, elle souleva le rideau qui masquait la portière pour lui permettre d'apercevoir un souk débordant de marchandises en tout genre, parcouru par une foule bigarrée et colorée.

— Khan al-Khalili, annonça-t-elle avec un brin de fierté dans la voix. Le plus grand bazar d'Orient. Je t'y amènerai un jour et tu auras l'honneur de porter mes paquets !

S'il avait marché à travers cette foule, comprimé par cette multitude de corps, tous ses sens auraient été sollicités par le bruit, les odeurs, la lumière et... la différence. Les rues abritées du soleil par des toiles tendues ou des toits de planches. Les femmes voilées, riches et assises sur leur âne sur un bât très large recouvert d'un tapis, ou pauvres et tirant l'âne par la bride avec parfois l'homme monté dessus !

Il se sentait perdu mais en même temps excité malgré sa situation désespérée. L'Orient ! C'était l'Orient ! Un Orient qu'il avait imaginé enfant lorsque son père lui lisait les histoires des *Mille et Une Nuits*. Son père...

Le rideau s'abaissa brutalement. Sans mot dire, Yasmina le dévisagea.

— N'y pense même pas, fit-elle.

Avait-elle plongé dans ses pensées ou croyait-elle qu'il calculait ses chances de s'évader ? Provocant, il lui rendit son regard.

— Baisse les yeux, siffla-t-elle entre ses dents.

Les clameurs s'estompèrent. Un air plus frais caressa bientôt son visage. Ils arrivaient au bord d'un gigantesque étang autour duquel se trouvaient bâtis de riches demeures et des palais.

— Viens mon bel esclave ! fit Yasmina en tirant de nouveau sur la chaînette.

Dissimulée au fond d'un jardin luxuriant clos de hauts murs et d'un portail de bronze, la maison aux colonnes en forme de papyrus offrait une vision d'une blancheur immaculée. Les appartements se trouvaient disposés autour d'une

vaste cour centrale ombragée et d'une pièce d'eau rectangulaire entourée de sycomores et de palmiers pour apporter de la fraîcheur. Des moucharabiehs de bois ajourés encadraient luxueusement toutes les fenêtres et des portiques abritaient une promenade.

On l'introduisit dans le hall en marbre. Savourant le contact du dallage sous ses pieds nus après la fournaise du désert, Volnay observa les lieux. La maison était conçue pour conserver la fraîcheur avec son ingénieux système de circulation d'air, ses fontaines intérieures et son exposition au bord de l'étang.

Une porte d'ébène, surmontée d'une niche décorée de fleurs de jasmin, menait au Carré de jasmin. Ce lieu clos comportait une galerie soutenue par des piliers ornés d'aériennes colonnettes et donnait sur un jardin par de grandes ouvertures à forme semi-ogivales. Une fontaine surmontée d'un dôme trônait au milieu des plantes. La galerie desservait trois appartements, un pour chaque suivante, ainsi qu'une bibliothèque et un cabinet de bain orné d'une cuve de marbre et paré d'ornements en bois. Avec fierté, Yasmina tint à lui montrer cette dernière pièce.

Elle le fit ensuite pénétrer dans ses appartements composés d'une antichambre, d'une chambre et d'une garde-robe. Par la porte entrouverte, il aperçut un lit, des bois flottés, des pierres polies par l'eau et des copies de statuette égyptiennes antiques.

Volnay tituba. Il n'avait pratiquement pas dormi de deux jours, bu seulement de l'eau et refusé de manger. Aussitôt, sa maîtresse aboya un ordre à une femme âgée au visage tanné qui rapporta un plateau avec des figues sèches, des dattes, du riz vinaigré et un bol rempli d'olives. Yasmina essayait visiblement de le gaver. Elle ne s'était pas attendue à ce que son bel esclave se laisse mourir de faim. Obstiné, Volnay refusa de nouveau la nourriture.

— Mange, tu ne vas pas te laisser mourir !

Yasmina semblait soudain désespérée.

— S'il te plaît...

Volnay lui jeta un regard surpris.

— Mange et je t'enlèverai ce collier, promit-elle.

Il secoua obstinément la tête.

— Je verrai ensuite ce que je pourrai faire pour ton père, soupira Yasmina.

Malgré son scepticisme, le jeune homme abdiqua, autant pour garder l'espoir que pour ne plus connaître la morsure de l'acier à son cou. Il dévora une poignée d'olives noires, juteuses et presque confites, qui lui laissèrent dans la bouche un goût d'huile et de soleil. Il surprit sur lui les yeux attentifs de sa maîtresse.

— C'est mieux, fit-elle en lui ôtant le collier puis ses fers aux mains sans cesser de le fixer. Tu n'as pas besoin de chaînes pour m'appartenir.

— Je n'appartiens à personne.

La remarque n'agaça pas Yasmina. Au contraire, elle sembla raviver chez elle un fonds de tristesse.

— Nous sommes ici dans une maison mamelouke. Mamelouk, cela signifie "celui qui appartient". Si tu crois que l'on peut faire seul son chemin... On appartient toujours à quelqu'un dans la vie...

Elle tourna autour de lui, les narines dilatées.

— Tu sens comme un bouc, fit-elle, je vais te faire donner un bain. Je veux que mon esclave soit propre et que je puisse être fière de lui !

Avant qu'elle ne puisse donner ses instructions, la porte s'ouvrit. La vingtaine passée, une femme s'avança. Des perles dans ses cheveux d'ébène lisses comme ceux d'une Européenne, une peau noire, des pommettes bien dessinées, les traits d'une finesse et d'une noblesse extraordinaires. Une beauté invraisemblable mais très lointaine, comme absente.

— J'ai entendu dire que tu avais ramené de l'île un esclave chrétien, Yasmina, dit-elle en italien. Un naufragé.

Sa voix avait un accent indéniablement aristocratique. Une des deux jeunes femmes derrière elle renifla, semblant humer l'air.

— Il pue ! déclara-t-elle avec dédain.

Dix-sept ou dix-huit ans peut-être. Le teint pâle, la chevelure rousse, elle arborait un visage et une bouche plutôt ronds et la moue enfantine d'une enfant gâtée. D'origine caucasienne sans doute, comme les mamelouks, ces descendants d'esclaves au rôle si important en Égypte depuis des siècles.

— Une fois lavé, déclara Yasmina, il devrait faire un esclave très convenable, Nour, quoiqu'un peu faible.

— Je ne suis pas faible, murmura Volnay.

— Vraiment ?

Nour, la suivante rousse, se pencha vers lui. Ses lèvres esquissèrent un sourire froid.

— Shani va t'essayer pour s'en assurer ! C'est la spécialiste en la matière ! Connais-tu l'histoire de Fleur de Grenade dans *Les Mille et Une Nuits* ? Brûlée par le désir, la reine magicienne Almanakh séduit tous les beaux étrangers débarquant sur son île et copule sans interruption pendant quarante jours et quarante nuits ! Les ayant épuisés à ce terme, elle les transforme en animaux pour qu'ils reprennent vigueur sous cette nouvelle forme et la montent à nouveau. Shani est une de ses descendantes !

Guère plus âgée que Nour mais infiniment plus mature, la dénommée Shani jeta un coup d'œil méprisant à sa compagne puis neutre au chevalier mais ne dit rien. Très mince, le nez un peu busqué et le visage allongé, elle semblait attendre de savoir d'où soufflerait le vent pour s'exprimer ou prendre une position. Sous les yeux de Volnay, les caractères se dessinaient rapidement à travers la tension exacerbée de la promiscuité dans cette pièce. Yasmina fit un pas en avant et des anneaux tintèrent à ses chevilles.

— Il est à moi, ma princesse. La mer me l'a donné.

Dans sa voix, une note malheureuse vint clore cette dernière phrase. La princesse ne manifesta aucune émotion particulière. Sa bouche garda son expression ennuyée mais son regard noir se fit plus intense. Comme un oiseau de proie, il plongea sur Volnay, le traversa et s'évada ailleurs comme s'il n'avait jamais existé.

— Il appartient à Yasmina, décida-t-elle enfin en se tournant vers ses suivantes. La mer en a décidé ainsi et nous respecterons le choix du dieu.

— Mais tous les esclaves sont à vous dans cette maison, protesta la rousse. Pourquoi Yasmina aurait-elle son esclave particulier ?

— C'est ainsi, Nour. Tu sais où l'esclave lui a été donné par la mer. C'était écrit...

La princesse n'avait pas élevé le ton mais on sentit que plus personne ne trouverait d'objections à émettre.

Volnay trouva ces échanges très révélateurs. Les trois suivantes manifestaient une profonde déférence envers la princesse tout en gardant une certaine liberté de parole. Cependant, il subsistait toujours un moment où cette liberté prenait fin et où la princesse savait rappeler son autorité. Au-dessous d'elle, manifestement, ce n'était que rapports de cour habituels : jalousie, méfiance, médisance... La cour de Versailles en voiles et turbans !

— Est-ce vrai qu'il est vénitien ? demanda Shani d'une voix agréable.

Elle semblait en quête d'informations pour se forger une idée de la situation mais peut-être voulait-elle mettre en difficulté Yasmina pour avoir introduit dans la demeure un ennemi héréditaire des Ottomans. Cette dernière se raidit.

— Non. Français ! Et c'est un noble !

Elle semblait très fière d'avoir asservi un homme de qualité comme si cela pouvait contribuer à conforter sa position et l'élever un peu plus dans la hiérarchie de cette maison.

— Qui peut prouver qu'il est bien français ? insista la rousse Nour. On dit que son bateau était vénitien.

D'un coup, la princesse sembla sortir de son ennui et s'intéresser à Volnay. Ses yeux noirs se posèrent sur lui.

— Tu viens de France ?

Elle venait de parler dans sa langue et le jeune homme reprit espoir. Il tomba à genoux devant elle.

— Je suis le chevalier de Volnay, commissaire au Châtelet. Je suis noble comme vous pouvez en juger. Je vous supplie de me rendre ma liberté et de m'aider à rechercher mon père !

La princesse l'arrêta d'un geste de la main et se tourna vers les suivantes, parlant dans leur langue. Shani lui jeta un regard évaluateur. Lorsque Nephtys s'adressa de nouveau à Yasmina, ce fut en italien afin que tous puissent comprendre.

— Je te le confie mais tu m'en répondras. Occupe-toi bien de ton esclave et sois juste avec lui. Il a des obligations mais aussi des droits.

Elle se tourna vers Volnay.

— Quant à toi, Français, n'aie crainte. L'esclavage en Orient n'a rien à voir avec celui de l'Occident. Désormais, Al-Tawil, tu fais partie de notre famille !

Lorsque la porte se referma, Yasmina lui envoya une claque retentissante.

— Crois-tu que je n'aie pas compris que tu suppliais la princesse de t'affranchir ? Devant moi ! Comment as-tu osé ?

Elle le gifla à nouveau sèchement.

— Ne parle pas ! N'existe même pas ! Je ne veux pas t'entendre !

Affaibli, Volnay tituba, du sang dans la bouche. Avec effort, il se redressa, réprimant la tentation de rendre la gifle ou de foncer tête la première dans ce corps magnifique mais haï. Il s'efforça de contempler le vide afin de ne pas l'irriter davantage. Subitement, après s'être déchaînée contre lui, sa colère changea d'objet.

— Cette chienne de Nour voulait te faire chevaucher par Shani ! Quel culot ! Elle voulait me voler ma propriété. Ai-je l'air si bête ?

Elle serra les poings.

— Je suis très intelligente alors ne te joue pas de moi. Et que je ne te surprenne pas à forniquer avec Shani ou une servante sinon je te les fais couper et avaler !

À nouveau, sa colère retomba et elle redevint plus tranquille. Cela ne rassura pas Volnay. Son comportement révélait un caractère lunatique. Un vent changeant, de temps à autre lourd comme celui du sud ou froid comme celui du nord...

— Il me faut m'organiser, décréta sa jeune maîtresse. Tu dormiras dans cette antichambre où l'on t'installera une paille. La porte de ma chambre sera bien entendu fermée de même que celle du couloir. Tu ne pourras aller nulle part la nuit mais personne ne viendra te déranger ou te donner des ordres en dehors de moi.

Elle semblait craindre les initiatives de Shani et de Nour.

— Une seconde porte me permet par ailleurs de sortir dans le Carré de jasmin sans passer par là, ajouta-t-elle.

Avec une nuance de fierté dans la voix, elle précisa :

— C'est la seule chambre à bénéficier de cette singularité !

— Pardon de cette question, fit Volnay, mais la princesse m'a appelé Al-Tawil. Que cela signifie-t-il ?

— Elle t'a surnommé Al-Tawil, ce qui signifie "Grand de taille" !

Elle laissa glisser le voile de soie de ses cheveux et rejeta ceux-ci derrière ses épaules dans un soupir de bien-être.

— Si tu te conduis bien, je laisserai un jour la porte de ma chambre ouverte afin que tu puisses venir le matin m'éveiller à la plume.

Devant l'air hébété du Français, sa maîtresse lui expliqua qu'en Égypte les hommes de la bonne société couchaient à terre au milieu du salon, sur un tapis bordé de coussins soutenant sur le côté le dormeur, ceci sous une moustiquaire en mousseline. Au matin, pour l'arracher en douceur au sommeil, une jeune esclave le réveillait en lui chatouillant la plante des pieds avec une plume.

— Voici la conduite à tenir, reprit Yasmina d'un ton sans appel. En dehors de moi, ne parle pas et n'entrepris rien ! Je crois que c'est assez simple à comprendre pour toi, non ? As-tu des questions à me poser ?

— Non maîtresse, vos ordres sont très clairs et je les respecterai à la lettre.

— Tu fais bien !

Elle baissa les yeux et rougit en découvrant ses poignets irrités par les fers.

— Oh... Attends-moi là.

Yasmina revint de sa chambre, porteuse d'un onguent dont elle lui enduisit les poignets après les avoir nettoyés avec la même douceur inattendue que ses plaies sur le bateau.

— Voilà, c'est mieux. Tu seras bien ici. Ne t'inquiète de rien, ta maîtresse prendra soin de toi comme tu peux le constater.

Après une légère hésitation, son doigt caressa sa joue. Il la contempla, désespéré. Ce serait si facile de se coucher sur le dos et de cesser d'aboyer. Il craignait soudain d'être saisi de ce besoin irrépissible de rouler à terre et de montrer son

ventre comme un chien qui reconnaît son maître et espère se faire gratter un peu là où ça fait du bien.

Yasmina dut sentir sa faiblesse passagère car elle se rapprocha encore pour affermir sa domination sur lui. Il respira plus fort. Elle posa un doigt sur ses lèvres et lui ordonna de tirer la langue. Après quoi, elle promena son pouce sur celle-ci dans une douce caresse. Il se laissa faire et elle parut presque contrariée qu'il ne résistât pas, comme si elle se construisait dans l'affrontement plutôt que dans le dialogue.

Elle retira son doigt.

— Je vois que tu essayes de t'attirer mes faveurs mais je n'ai pas de favori parmi les esclaves, déclara-t-elle avec hauteur. Je ne peux me le permettre. Sinon, comment conserverais-je mon autorité ? Je dois me montrer sévère pour être juste !

Il ne répondit pas. Même s'il l'avait voulu, il aurait bien été incapable d'émettre une opinion à ce sujet. Elle dut lire dans son regard les pensées secrètes qui le tourmentaient à chaque seconde.

— Tu joues à l'esclave docile mais tu projettes de t'enfuir ?

Yasmina arqua un sourcil peiné, semblant considérer le fait comme acquis.

— Où donc veux-tu aller ? Tu serais un étranger pourchassé dans la ville. Il te resterait le désert. Le désert...

Elle prit un air pensif.

— Tu n'es plus à Venise, ni même en France. Ici, au-dehors... même l'ombre semble brûler. Les corps dégoulinent de sueur. On a l'impression d'étouffer de l'intérieur. Reste donc dans la fraîcheur de cette maison. Demeure dans mon ombre protectrice. Je peux te faire du mal mais personne d'autre que moi ne pourra t'en infliger !

Il sentit son ongle effleurer sur sa tempe sa cicatrice qui semblait la fasciner. Les yeux sombres de Yasmina le fixaient sans relâche.

— Jusqu'à quel point suis-je ton esclave ? demanda Volnay d'une voix enrouée.

— Tu es mon esclave sans condition, Al-Tawil, expliqua-t-elle patiemment. Tu n'as d'autres lois à respecter que celle de mes désirs et celle de me plaire. Je peux jouer avec ta vie

comme je le souhaite. Quant au mal que je peux te faire... tu verras bien... sois obéissant et il ne t'arrivera rien. Oui, c'est ça !

Une idée nouvelle sembla germer dans son esprit et illuminer son visage de plaisir.

— Comme tu es sans doute celui qui désire le plus partir, je veux que tu sois mon esclave le plus docile ! Je dois être tout pour toi.

Elle suivit d'un doigt distrait le dessin de ses veines sur ses bras.

— Ton sang est une mer chaude que je sens à travers ta peau... mais tu ne dois plus avoir qu'un seul horizon : moi !

Le doigt bifurqua pour épouser les reliefs de ses muscles saillants. Elle se pencha et avant qu'il n'ait eu le temps de réagir, sa langue avait tracé une légère traînée humide sur sa poitrine.

— Je te goûte, fit-elle. J'apprends de toi en te goûtant. Et sais-tu quelle saveur tu as ? Celle des choses oubliées...

Fasciné, il la regarda s'éloigner de lui. Elle se retourna avec lenteur avant de sortir.

— Tu me réserveras ta peau, désormais. À moi seule. Ton sel. Ta saveur secrète...

Ses yeux se teintèrent de tristesse.

— Du moins jusqu'à ce que je me souviennne de la saveur de ces choses oubliées...

IV

LE MOINE

Le corps du naufragé remonte à la surface. Mais la perle demeure en profondeur.

Il s'était conformé aux ordres de la magicienne en dressant un bûcher sur lequel il avait traîné sans distinction les cadavres échoués, orientaux comme occidentaux. Au soir, elle y mit le feu.

Le moine se tint haletant, le corps en sueur et le dos rompu, contemplant les flammes qui consumaient vêtements et chairs jusqu'à ce qu'une odeur atroce plane au-dessus d'eux. Et il pleura. Alors elle lui prit la main comme un enfant perdu et le conduisit au cœur de la clairière, son royaume enchanté. Là, elle lui demanda de se déshabiller. Il s'exécuta et se tint fier et nu devant elle. La femme le lava avec soin jusqu'à ce que se dresse mécaniquement, malgré lui, une virilité triomphante. Elle la prit entre ses mains comme un oiseau blessé.

— Ton sexe est plus libre que ton esprit, constata-t-elle.

Sur une île, le temps s'étire longuement alors que l'on tourne en rond. Le moine mesurait son passage à l'ombre qui se déplaçait au sol comme un gigantesque et lent insecte.

Pour tuer l'ennui, il tenta de comprendre la mythologie qui peuplait l'esprit de celle qu'il appelait Calypso car il ne pouvait retenir et prononcer son véritable nom. Et ce nom était celui qui lui convenait.

Dans l'*Odyssee* d'Homère, la nymphe Calypso aux belles boucles recueille Ulysse après son naufrage et en tombe amoureuse. Elle le retient sept ans dans son île mythique d'Ogygie dont elle est reine, lui proposant même de rester pour toujours en lui offrant le don d'immortalité. Sept années sur les dix années de tribulations d'Ulysse après son départ de Troie ! Finalement, pensa le moine, Calypso aura été l'obstacle ou l'épreuve la plus difficile placée sur le chemin du retour d'Ulysse vers son île d'Ithaque.

Sept années pour Ulysse. Soixante-dix jours et nuits pour lui. On retrouvait le chiffre sept, se disait le moine ébranlé. Et si ces jours se transformaient en années ?

Mais la mythologie de cette Calypso-là n'était pas celle d'Homère. Elle plongeait ses racines dans les traditions les plus anciennes de l'Égypte des premières dynasties.

— Au commencement, lui raconta-t-elle, l'eau. Un océan emplissait les ténèbres sans fin. Des eaux noires et mortes : l'être originel Nou. Depuis l'origine du monde, Nou entoure ainsi la Terre, le Soleil, notre Lune ainsi que les étoiles. Ces eaux pourraient tout aussi bien se répandre un jour sur nous et nous noyer. Je leur rappelle qu'un feu brûle en leur sein.

Le moine évalua la consistance des eaux. Il se sentait parfois comme Calypso, au milieu de nulle part mais au centre de tout.

Elle lui apprit comment Nou avait fait surgir la colline où apparut Atoum, le soleil, dieu jusqu'aux limites du ciel. Et celui-ci s'opposa aux ténèbres de Nou. Puis il s'unit à l'ombre et cracha Shou, l'air, et expectora Tefnout, l'humidité, celle qui se fait rosée au matin.

— La terre est mâle mais le ciel est femme. C'est pour cela que tu regardes en l'air, Guillaume !

Mais finalement, tout cela importait peu à Calypso. Elle était gardienne du feu du soleil. Et il semblait très important que le soleil continue de brûler en ce feu au sein de Nou, au sein de toute chose, sinon la nuit viendrait. La vie ne devait pas nous faire oublier cet océan inerte prêt à tout recouvrir. L'obscurité totale. La mort...

Nou...

Autour de lui, comme les murs d'une prison, l'immensité de l'eau. Un horizon de mer et de ciel, tous deux sans limites et se confondant l'un dans l'autre.

Je suis prisonnier de cette île, de cette eau, de ce soleil, de moi-même et de tout ce qui brûle chez Calypso.

Le moine avait tout de suite essayé d'abattre un arbre et de fabriquer un radeau. Cette débauche d'efforts frénétiques le rendit saoul de soleil. Son frêle esquif coula peu après sa mise à l'eau. Il regagna piteusement l'île à la nage sous les yeux attentifs de Calypso.

— Ne sois pas impatient, lui dit-elle simplement lorsqu'il s'ébroua devant elle comme un jeune chien mouillé.

La prêtresse le voyait bien, elle qu'il avait baptisée Calypso. Comme Ulysse, il ne tenait pas en place, avide d'apprendre et de comprendre. Avide de repartir aussi. Mais ce n'était pas tout. Elle l'avait vu couper le bois pour assembler son radeau de fortune, observant comme ses mains avaient besoin de toucher, palper et caresser les choses. Elles étaient précises ces mains, agiles comme son esprit.

Il lui demanda de nouveau sa hache pour abattre un arbre. Il avait appris la leçon et savait quelles erreurs ne pas reproduire dans la conception de son radeau. Calypso le considéra avec tendresse et fierté. Il était son Ulysse. Jamais dompté. Jamais désespéré. Sachant tirer parti de ses erreurs pour ne pas les reproduire. Et soudain, elle eut envie de ces mains si précises et habiles posées sur elle.

— Le jour venu, dit-elle mystérieusement, je te libérerai de moi mais peut-être alors ne voudras-tu plus partir.

Puis elle l'entraîna pour l'envelopper de son corps brûlant.

Sous le clair de lune, la mer se parait d'or et d'argent mais, si des nuages venaient à masquer l'astre de la nuit, la mer apparaissait alors aussi sombre qu'un vin épais.

Ce n'était pas seulement la mer qui entourait l'île, songea le moine. Cette Méditerranée qui avait perdu ou retenu Ulysse pendant dix ans, celle que les Arabes appelaient la mer Blanche, *al-bahr al-abyad*. Non, Ogygie se trouvait à l'intérieur d'une